

Entre tradition classique et imaginaire
germano-celtique : les monstres
anthropomorphes des mers
septentrionales, au Moyen Âge
et au début de l'époque moderne

Jacqueline LECLERCQ-MARX



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Bruno David,
Président du Muséum national d'Histoire naturelle

RÉDACTRICE EN CHEF / EDITOR-IN-CHIEF: Joséphine Lesur

RÉDACTRICE / EDITOR: Christine Lefèvre

RESPONSABLE DES ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES / RESPONSIBLE FOR SCIENTIFIC NEWS: Rémi Berthon

ASSISTANTE DE RÉDACTION / ASSISTANT EDITOR: Emmanuelle Rocklin (anthropo@mnhn.fr)

MISE EN PAGE / PAGE LAYOUT: Emmanuelle Rocklin, Inist-CNRS

COMITÉ SCIENTIFIQUE / SCIENTIFIC BOARD:

Cornelia Becker (Freie Universität Berlin, Berlin, Allemagne)
Liliane Bodson (Université de Liège, Liège, Belgique)
Louis Chaix (Muséum d'Histoire naturelle, Genève, Suisse)
Jean-Pierre Digard (CNRS, Ivry-sur-Seine, France)
Allowen Evin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Bernard Faye (Cirad, Montpellier, France)
Carole Ferret (Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Paris, France)
Giacomo Giacobini (Università di Torino, Turin, Italie)
Véronique Laroulandie (CNRS, Université de Bordeaux 1, France)
Marco Masseti (University of Florence, Italy)
Georges Métaillé (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Diego Moreno (Università di Genova, Gènes, Italie)
François Moutou (Boulogne-Billancourt, France)
Marcel Otte (Université de Liège, Liège, Belgique)
Joris Peters (Universität München, Munich, Allemagne)
François Poplin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean Trinquier (École Normale Supérieure, Paris, France)
Baudouin Van Den Abeele (Université Catholique de Louvain, Louvain, Belgique)
Christophe Vendries (Université de Rennes 2, Rennes, France)
Noëlie Vialles (CNRS, Collège de France, Paris, France)
Denis Vialou (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean-Denis Vigne (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Arnaud Zucker (Université de Nice, Nice, France)

COUVERTURE / COVER:

Episcopus marinus. Sluperius, *Omnium fere gentium, nostraeque aetatis nationum, habitus et effigies, et in eosdem epigrammata*. Anvers, 1572.

Anthropozoologica est indexé dans / *Anthropozoologica is indexed in*:

- Social Sciences Citation Index
- Arts & Humanities Citation Index
- Current Contents - Social & Behavioral Sciences
- Current Contents - Arts & Humanities
- Zoological Record
- BIOSIS Previews
- Initial list de l'European Science Foundation (ESF)
- Norwegian Social Science Data Services (NSD)
- Research Bible

Anthropozoologica est distribué en version électronique par / *Anthropozoologica is distributed electronically by*:

- BioOne® (<http://www.bioone.org>)

Anthropozoologica est une revue en flux continu publiée par les Publications scientifiques du Muséum, Paris, avec le soutien de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS.

Anthropozoologica is a fast track journal published by the Museum Science Press, Paris, with the support of the Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS.

Les Publications scientifiques du Muséum publient aussi / The Museum Science Press also publish:

Adansonia, *European Journal of Taxonomy*, *Geodiversitas*, *Naturae*, *Zoosystema*.

Diffusion – Publications scientifiques Muséum national d'Histoire naturelle

CP 41 – 57 rue Cuvier F-75231 Paris cedex 05 (France)

Tél.: 33 (0)1 40 79 48 05 / Fax: 33 (0)1 40 79 38 40

diff.pub@mnhn.fr / <http://sciencepress.mnhn.fr>

© Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2018

ISSN (imprimé / print): 0761-3032 / ISSN (électronique / electronic): 2107-08817

PHOTOCOPIES:

Les Publications scientifiques du Muséum adhèrent au Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Le CFC est membre de l'*International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO)*. Aux États-Unis d'Amérique, contacter le *Copyright Clearance Center*, 27 Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

PHOTOCOPIES:

The Publications scientifiques du Muséum *adhere to the* Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris. The CFC is a member of *International Federation of Reproduction Rights Organisations (IFRRO)*. In USA, contact the *Copyright Clearance Center*, 27 Congress Street, Salem, Massachusetts 01970.

Entre tradition classique et imaginaire germano-celtique : les monstres anthropomorphes des mers septentrionales, au Moyen Âge et au début de l'époque moderne

Jacqueline LECLERCQ-MARX

Université Libre de Bruxelles (ULB),
Département d'Histoire, Arts et Archéologie,
50 av. Roosevelt, CP 133/01, B-1050 Bruxelles (Belgique)
jalecler@ulb.ac.be

Soumis le 21 août 2017 | Accepté le 13 novembre 2017 | Publié le 16 février 2018

Leclercq-Marx J. 2018. — Entre tradition classique et imaginaire germano-celtique : les monstres anthropomorphes des mers septentrionales, au Moyen Âge et au début de l'époque moderne, *in* Jacquemard C., Gauvin B., Lucas-Avenel M.-A., Clavel B. & Buquet T. (éds), Animaux aquatiques et monstres des mers septentrionales (imaginer, connaître, exploiter, de l'Antiquité à 1600). *Anthropozoologica* 53 (3): 53-65. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2018v53a3>. <http://anthropozoologica.com/53/3>

RÉSUMÉ

À part les triton(e)s, divinités gréco-romaines bienveillantes, aucun autre type de monstre anthropomorphe n'a été localisé en Méditerranée dans l'Antiquité. La situation est très différente dans les mers nordiques, à l'époque médiévale. En effet, cette catégorie d'hybrides y apparaît un peu plus fournie, davantage diversifiée et désormais ambivalente, les valeurs positives dont ceux-ci sont parfois porteurs semblant directement liées à leur culture d'origine ou d'« adoption », à l'inverse de leurs connotations négatives résultant de la diabolisation dont le monstrueux a fait l'objet par l'Église. La présente communication se propose de présenter brièvement cette faune très particulière, de préciser le contexte dans lequel elle s'est développée, et d'expliquer les raisons de son extraordinaire succès, tant dans le domaine de l'écrit que dans celui de l'art et même de l'héraldique. Ainsi, il sera question d'un imaginaire dominé par l'élément marin et imprégné de la croyance en un monde marin symétrique du monde terrestre, et de l'histoire particulière de chaque hybride concerné – qu'elle commence à l'Antiquité ou qu'elle soit ancrée *ab initio* dans les cultures septentrionales. On constatera alors dans tous les cas, que celles-ci ont joué un rôle déterminant dans l'élaboration et/ou dans l'évolution de leur concept, voire dans celui de leur forme. On terminera en se demandant pourquoi l'homme et la femme-poisson ont fini par devenir une sorte de motif passe-partout dans l'illustration de certains grands traités d'histoire naturelle de la fin du Moyen Âge, alors que la tradition textuelle les présente sous une toute autre morphologie.

MOTS CLÉS
Monstres marins,
monde marin,
Moyen Âge,
sirène,
ondin(e).

ABSTRACT

Anthropomorphic monsters in the Northern seas in the Middle Ages and at the beginning of the modern era. Aside from the Tritons, benevolent Greco-Roman divinities, no other anthropomorphic monster was located in the Mediterranean during Antiquity. The situation, however, is very different for the Northern seas in the Middle Ages. Indeed, this category of hybrid appears there with a little more frequency, and is both more diversified and increasingly ambivalent in meaning. The positive connotations these beings carry sometimes seem directly tied to their original or adoptive culture, contrary to their negative connotations, which resulted from the demonizing process directed at monsters by the Catholic Church. The present paper will briefly sketch out this rather particular category of marine creatures, will provide details on the context in which it develops and will attempt to explain the reasons for its extraordinary popularity, as much in the domain of the written word as in art and even heraldry. Thus, the paper will deal with a cultural imaginary dominated by the sea and imbued with the belief in a marine world exactly parallel with the terrestrial world, as well as the particular history of each of the marine hybrids, whether they originate in Antiquity or are from their beginning anchored in Northern cultures. We will show then that whatever might be the case, these Northern seas have played a determining role in the elaboration and/or the evolution of the idea of marine hybrids, and, indeed, even their form. We will conclude by asking why mermen and merwomen ended up by becoming a sort of leitmotif in the illustration of certain great works of natural history at the end of the Middle Ages even though the textual tradition of these creatures presents them within a quite different morphology.

KEY WORDS

Sea monsters,
sea world,
Middle Ages,
siren,
mermaid,
merman.

INTRODUCTION

Comme on le sait, les tritons et les tritones – déités gréco-romaines bienveillantes – ont occupé une place relativement importante dans l’imaginaire gréco-romain, et on en connaît de multiples représentations, notamment dans un contexte funéraire. Mais à part eux, on ne compte pas d’autres monstres marins anthropomorphes en tant qu’espèce, les néréides étant entièrement anthropomorphes et les sirènes grecques et romaines ayant l’apparence de femmes-oiseaux. La situation est très différente dans les mers septentrionales à l’époque médiévale, où cette catégorie d’hybrides apparaît plus fournie et davantage diversifiée. En effet, si on se réfère aux sources écrites – principalement les bestiaires, les encyclopédies, les chroniques et les romans en langue vernaculaire – on dénombre cinq catégories de *monstra marina* en partie anthropomorphes, spécifiques aux mers du nord de l’Europe : les moines-, les chevaliers- et plus tardivement les évêques de mer, auxquels on doit encore ajouter les sirènes, dont la métamorphose en femmes-poissons est intervenue en milieu germano-celtique, sans oublier les ondin(e)s qui sont parfois pisciformes et dont l’habitat est marin. Cet article se propose de présenter d’abord brièvement cette faune très particulière, de préciser le contexte dans lequel elle s’est développée et d’expliquer les raisons de son extraordinaire succès, tant dans le domaine de l’écrit que dans celui de l’art, et même de l’héraldique. On constatera chemin faisant, quelle que soit l’histoire particulière des hybrides concernés – qu’elle commence à l’Antiquité ou qu’elle soit ancrée *ab initio* dans les cultures septentrionales – que celles-ci ont joué un rôle déterminant dans l’élaboration et/ou dans l’évolution de leur concept, voire dans celui de leur forme.

Les monstres seront envisagés par catégorie, de manière à regrouper toutes les créatures marines ayant contribué, d’une manière ou d’une autre, à l’élaboration mentale de celle dont ils dépendent.

LES CHEVALIERS-POISSONS

Les poissons-soldats – annonceurs des poissons-chevaliers – sont le plus anciennement évoqués dans le *De naturis rerum* d’Alexandre Neckham (Wright 1863: 144), ouvrage de type encyclopédique rédigé vers 1200, à Cirencester, en Angleterre – ce qui est déjà significatif de leurs liens précoces avec le monde nordique et plus particulièrement insulaire¹. On y lit en effet « Il y a, à ce qu’on rapporte, dans les eaux de la mer, un poisson armé à la façon d’un soldat »² ([...] *piscis armatus in modum militis*), sans qu’il soit précisément nommé. Et c’est dans un autre texte anglais, les *Otia imperialia*, de Gervais de Tilbury (Banks & Binns 2002: 678), écrit au début du XIII^e siècle, que se trouve la mention la plus ancienne connue de chevaliers-poissons, ou du moins de monstres marins mis en rapport avec la chevalerie. Ils apparaissent en trois endroits différents, dans une évocation très large des créatures marines localisées *in mare Britannico*. Il y est question d’un « chevalier tout armé [qui] chevauche sa monture », du dauphin dont « le peuple pense qu’il est de la race des chevaliers », ainsi que d’un chevalier arrivant à cheval « sur la mer » (Duchesne 1992: 75). Cette triple évocation fait en quelque sorte écho aux trois monstres marins des ency-

1. Cette partie d’article recoupe Leclercq-Marx 2017a, dans lequel on trouvera d’autres références, ainsi que plusieurs illustrations d’œuvres évoquées ici.

2. Sans mention particulière, les traductions françaises des textes latins sont dues à Michel Wiedemann auquel nous adressons nos remerciements chaleureux.

clopédies et de certains bestiaires, qui ont joué, à des degrés divers, un rôle dans la conception du chevalier marin et/ou du poisson-chevalier, à savoir le *monoceros maris*, le *gladius* et le *Zytiron*. En d'autres termes, la licorne de mer, assimilée au narval ; le glaive, à l'espadon et le *Zytiron* qui est parfois mis en relation avec le crabe ou la tortue dont la carapace fournit au départ l'image de la cuirasse. On peut éventuellement y joindre la *serra* (la serre) dont l'une des natures la mêlait à celle du poisson-scie sur base étymologique depuis Isidore de Séville (André 1986: 192). Ambiguïté séculaire qui amena Thomas de Cantimpré (Boese 1973: 246) à distinguer deux espèces de serre : le poisson volant d'une part et le poisson muni d'un crête en dents de scie, d'autre part. C'est pourquoi il arrive à la serre d'être représentée ainsi – c'est le cas dans un exemplaire du *Livre du Trésor* de Brunet Latin, copié au XIV^e siècle (Fig. 1) – même si son autre nature fut beaucoup plus souvent mise en image.

Voyons maintenant comment ces « poissons » et/ou « monstres marins », décrits comme « armés » d'une manière ou d'une autre, se sont progressivement métamorphosés en chevaliers.

Commençons par le *monoceros* (dit aussi *monoceron*) *maris*, la licorne de mer, qui est à l'évidence une création médiévale. Le plus souvent, elle a l'apparence d'une licorne ichtyomorphe, mais elle apparaît aussi tel un simple poisson-épée. C'est notamment le cas dans un exemplaire du *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré, sans doute copié en Île de France, vers 1275-1290³. Curieusement, il lui arrive même d'être figurée avec des ailes, comme dans l'*Hortus sanitatis* (Jacquemard *et al.* 2013: 327). Mais dans tous les cas, la grande corne qu'elle a sur son front est bien mise en évidence et il en est de même dans les textes qui décrivent l'animal. Ainsi, notre encyclopédiste (Boese 1973: 243) et ceux qui s'en sont inspirés comme Albert le Grand (Stadler 1920: 1540) et Vincent de Beauvais (1624: 1310)⁴ insistent sur sa corne unique et gigantesque dont elle tire son nom, et avec laquelle elle pourrait percer la coque des navires, les faire chavirer et provoquer ainsi la mort des marins, si elle n'était pas, grâce à Dieu, aussi lente – ce qui permet aux marins de la fuir dès qu'ils la repèrent !

À vrai dire, sa nature apathique, qui permet aux navires de lui échapper, est le seul trait qui distingue vraiment le *monoceros maris* du *Xiphias gladius* – le glaive identifié à l'espadon (Zucker 2013: 144-149 ; 155-160). En effet, ce poisson dont Pline a connu l'existence par l'intermédiaire de Trebius Niger, possède un museau pointu dont il se sert comme la licorne de sa corne, pour percer les coques des vaisseaux et « les couler bas ». À croire que le *monoceros maris* ne serait qu'un doublet du *gladius*, comme le suggère aussi le caractère relativement récent du concept de licorne marine. Il faut dire que le nom grec de l'espadon (*xiphias*) qui fait allusion à sa mâchoire supérieure en forme d'épée (*xiphos*), le disposait à être confondu avec une licorne, d'autant plus que des auteurs comme Élien

3. Valenciennes, BM, 320, f. 117 (Île-de-France, c. 1275-1290). Internet : https://patrimoine-numerique.ville-valenciennes.fr/ark:/29755/B_596066101_MS_0320/v0001.simple.selectedTab=thumbnail.hidesidebar dernière consultation : 05/02/2018.

4. Mises en perspective de ces emprunts dans Rochelois 2008 et dans Jacquemard *et al.* 2013. Voir aussi Van den Abele 2008.



FIG. 1. — Serra (au-dessus) et Gladius (en-dessous). Brunet Latin, *Le livre du Trésor*. France, c. 1310-1320 (Saint Petersburg, B.N., fr. f.v.III,4, f. 45v). D'après Heck & Cordonnier 2011: 536.

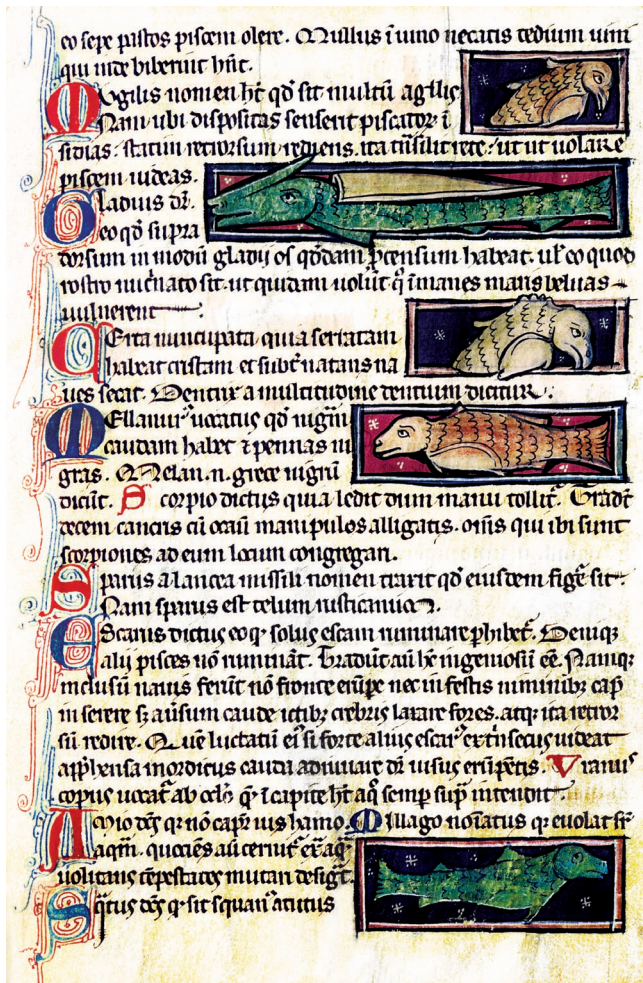


Fig. 2. — *Gladius*. Westminster Abbey Bestiary, York, c. 1270-1290. (Abbaye de Westminster, Bibl., 22, f. 44). © Dean and Chapter of Westminster.

(Zucker 2002: 124) avaient comparé son rostre à un éperon de taille énorme. S'inspirant de Pline (Saint-Denis 1966: 27), Isidore de Séville (André 1986: 191) se contente toutefois d'évoquer un simple « museau pointu », qui lui permet néanmoins de percer et de faire sombrer les navires. Thomas de Cantimpré (Boese 1973: 241) quant à lui, insiste davantage sur la ressemblance de son rostre avec une épée – ressemblance qui, rappelle-t-il, est d'ailleurs à l'origine de son nom. Sans qu'on en soit surpris, cette morphologie changeante trouve un écho dans l'iconographie, avec parfois une distance surprenante entre description et illustration. En fait, c'est dans l'exemplaire précité du *Livre du Trésor* de Brunet latin que le texte repris à Thomas est le plus fidèlement mis en image : le *gladius* y apparaît bien doté d'une sorte d'épée (Fig. 1). Inversement, dans un bestiaire antérieur⁵, copié dans le nord de la France, il est seulement muni d'un simple museau, dans la tradition d'Isidore. Et dans un bestiaire anglais de la fin du XIII^e siècle, il apparaît véritablement « armé » d'un bouclier lui protégeant le dos, alors que curieusement, son rostre s'est mué en une

sorte de heaume, lui protégeant la tête (Fig. 2). C'est qu'à l'époque d'Albert le Grand, le *gladius* était déjà communément appelé *miles* : *Gladius est piscis quem nostrates militem vocant* (Stadler 1920: 1534; *idem* chez Vincent de Beauvais [1624: 1280]), sans doute par contamination avec le *Zytiron*.

Pour ce qui est de ce dernier, Thomas de Cantimpré est le plus ancien auteur à l'avoir mentionné et décrit :

Zytiron monstrum est marinum, quod vulgus vocat maris militem, sicut dicit Liber rerum, et est ingens ac fortissimum. Huiusmodi dispositionem habere dicitur: in parte anteriori quasi formam armati militis praefert et caput quasi casside galeatum ex cute rugosa ac dura et firma nimis. A collo eius dependet scutum longum et latum et magnum et cavum interius, ut in eo possit monstrum contra ictus pugnantium more defendi. [...] Est autem ipsum scutum forma triangulare, duritia ac firmitate tam validum, ut vix unquam possit iaculo penetrari. Brachia habet fortia nimis et loco manus quasi manum bisulcam, cum qua ita validissime percutit [...]. In mari Britannico hec monstra habentur. (Boese 1973: 249)

(Le *Zytiron* est un monstre marin qui est communément appelé soldat de mer, comme le dit le Livre de la nature, et il est énorme et très fort. On dit que ses membres sont disposés de la manière suivante : dans sa partie antérieure, il présente pour ainsi dire l'apparence d'un soldat armé, avec sa tête coiffée d'un casque qui semble de métal, mais qui est en peau très dure, solide et rugueuse. À son cou pend un long, large et grand bouclier, creux à l'intérieur, avec lequel le monstre peut se protéger des coups, comme un combattant. [...]. Le bouclier est de forme triangulaire, si résistant par sa dureté et sa solidité, qu'une arme peut à peine y pénétrer. Il a aussi des bras très forts, mais à la place des mains, il possède une sorte de membre fourchu avec lequel il assène des coups très violents [...]. On rencontre ces monstres en mer britannique.)

On le voit, notre encyclopédiste situe significativement le *Zytiron in mare britannico*. Il lui reconnaît par ailleurs l'allure générale « d'un soldat armé [...] » dont les bras se terminent toutefois par « une sorte de membre fourchu ». On a donc affaire à une anthropomorphisation partielle. C'est dans un même esprit que le miniaturiste de l'exemplaire précité du *De natura rerum*⁶ a travaillé, puisque chez lui aussi on reste dans le domaine de l'allusif et du métonymique : de fait, aucun élément ne laisse supposer qu'il s'agit vraiment d'un hommepoisson, si ce n'est le casque et le bouclier. Leur allure réaliste confère néanmoins une ambiguïté certaine à la nature de ce monstre marin. L'anthropomorphisation est nettement plus poussée dans l'illustration de deux exemplaires de la traduction flamande de la même encyclopédie, quoique dans la plus ancienne, le *Zytiron* y apparaisse privé de bras (Fig. 3). Mais dans l'autre, il est figuré avec un torse complet, et est armé, comme ce sera le cas plus tard, dans l'*Hortus sanitatis* (Fig. 4).

C'est sous cet aspect que les chevaliers marins sont représentés dans les autres formes d'art et sont généralement évoqués en littérature. Et c'est en Flandre-Brabant-Hainaut et des deux côtés

5. Londres, BL, Sloane 3544, f. 42v (Nord de la France, XIII^e siècle). Internet : <https://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=6510> dernière consultation : 05/02/2018

6. Valenciennes, BM, 320, f. 120v (Île-de-France, c. 1275-1290). Internet : https://patrimoine-numerique.ville-valenciennes.fr/ark:/29755/B_596066101_MS_0320/v0001.simple.selectedTab=thumbnail.hidesidebar dernière consultation : 05/02/2018.



FIG. 3. — Zytiron. Thomas de Cantimpré, *De natura rerum*. Nord de la France, 1275-1290 (Valenciennes, B.M. 320, f. 120). © Bibliothèque municipale de Valenciennes.

de la Manche qu'il en est le plus souvent question à partir de la fin du XIII^e siècle. Ainsi, dans le *Perceforest*, roman achevé en 1344 que l'on doit à un clerc vraisemblablement originaire de cette dernière région, les « chevaliers de mer » localisés « sur une île de Grande-Bretagne », sont légion et présentés de manière très positive, puisqu'ils sont non seulement liés à la naissance de l'institution du tournoi, mais aussi à l'enseignement des vertus chevaleresques (Roussineau 1991). On les retrouve également dans le décor de plusieurs miséricordes de stalle, notamment à Louvain-Leuven en Brabant, ville dans laquelle Thomas de Cantimpré fut Dominicain avant de partir à Cologne. La valorisation dont ils furent l'objet explique par ailleurs le rôle qu'ils jouèrent dans l'héraldique. Ainsi, ils figurent sur le blason de plusieurs familles de Flandre, des Pays-Bas et d'Allemagne, et ils apparaissent parfois comme tenants d'armoiries ou en lien avec elles, comme sur le manteau de cheminée du château d'Écaussines-Lalaing, en Hainaut (Fig. 5).

MOINES ET ÉVÊQUES MARINS

De son côté, le *monachus maris* n'eût guère cet honneur et fut même perçu très négativement. Mais il n'est pas certain que ce fut *ab origine*. En tout cas, l'Anglais Alexandre Neckam qui le mentionne, vers 1200, dans son *De naturis rerum* (Wright 1863: 144) ne fait aucun commentaire en ce sens et l'évoque en même temps que le chevalier marin. Quelques années plus tard, son compatriote Gervais de Tilbury ne fera pas autre chose et situera notamment les deux espèces *in mare britannico* (Banks & Binns 2002: 678). En revanche, Godefroid de Viterbe – chroniqueur germanique du XII^e siècle qui fut secrétaire de l'empereur Frédéric Barberousse – notait déjà sa dangerosité dans son *Pantheon* (Pistorius & Struve 1726: 29). Il le décrivait aussi comme « encapuchonné », ce qui fait écho à un chapiteau roman légendé de Rhénanie où il est tonsuré et porte un vêtement à large capuche (Fig. 6). Le passage où il en est question se situe dans le cadre d'un commentaire



FIG. 4. — Zytiron. *Hortus sanitatis*, Mayence, 1491 (Bruxelles, KBR, Inc. B. 229). © Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles.

relatif à la Création des animaux, et plus particulièrement de la faune marine :

*Qua mare discedit saepius, atque redit.
Aequoreos quandoque boves ibi nauta capessit;
Piscis ibi monachus, seu forma monastica crescit.
Fertque cucullatum per maris alta caput.
Calceus est illi conformis et ampla cuculla,
Tam bene disposita, qua non foret aptior ulla;
Et quasi vox hominis garrula lingua satis.
Frons, manus et vultus, hominum moderamine fultus [...]
Mergere naviculas saepius arte parat.*

*Piscis ibi cantat quasi gallus, voce sonora,
Est canis, est ursus piscis, maris hujus in ora, [...].*

(Là où la mer s'en va assez souvent et revient.

Le marin y prend parfois des bœufs de mer ;
là-bas se développe un poisson moine ou en forme de moine.

Il porte à travers les profondeurs de la mer une tête encapuchonnée.

Il a un soulier exactement conforme et une ample capuche,



FIG. 5. — Chevalier marin. Écaussines-Lalaing (Hainaut), château fort, cheminée de la Salle d'armes (vers 1500). D'après Cauchies & Guisset (2005: 88, fig. 39).



FIG. 6. — *Monachus maris*. Chapiteau rhénan légendé, fin XII^e siècle, Mittelrhein Museum Koblenz. © Mittelrhein Museum Koblenz.

si bien disposée qu'il n'y en aurait pas de plus adaptée. Et sa langue est assez bavarde autant qu'une voix humaine.

Son front, ses mains et son visage (sont humains). [...] Assez souvent, il provoque par son art le naufrage des petits navires.

Le poisson-moine chante alors comme un coq avec une voix sonore, il y a un poisson chien et un poisson ours, sur la rive de cette mer.)

Bref, un moine marin qui finalement ne tient du moine que peu de choses, si ce n'est qu'il en présente la forme (*monachus, seu forma monastica*). Pour le reste, il est bavard, il chante comme un coq et déclenche des tempêtes. Seuls éléments à son actif: son ample capuche «si bien adaptée»



FIG. 7. — *Monachus maris*. Thomas de Cantimpré, *De natura rerum*. Nord de la France, 1275-1290 (Valenciennes, B.M. 320, f. 117) © Bibliothèque municipale de Valenciennes.

et son soulier «exactement conforme», même si on se demande à quoi. Comme on pouvait s'en douter, ce ne fut pas ce détail incongru qui passa à la postérité mais bien la présence d'une sorte de tonsure au niveau de la tête (Fig. 7). C'est d'ailleurs cette particularité qui serait à l'origine de l'appellation de «moines marins», comme on le lit chez Thomas de Cantimpré (Boese 1973: 243) et chez Albert le Grand (Stadler 1920: 1540) qui les situent significativement «dans la mer de Bretagne». Cette particularité est également relevée dans le *Buch der Natur* de Konrad von Megenberg (Spyra 2005) et dans l'*Hortus sanitatis* où on en reconnaît un, face à la licorne de mer, dans l'illustration des notices correspondantes (Jacquemard et al. 2013: 327). Pour ce qui est du texte, il reprend celui de Thomas, à peine résumé, et débute ainsi:

Ex Libro de naturis rerum. Monachi maris dicti sunt quia caput habent in modum monachi recenter rasi, coronam desuper rasam et candidam et circulum in modum crinium super loca aurium. Faciem tamen non habet in toto similem homini, quia nasum habet pisci similem et os naso continuum. Ceterum in inferioribus habet formam piscis [...] (Jacquemard et al. 2013: 327).

(D'après le *Liber de natura rerum*. Les moines de mer sont ainsi appelés parce qu'ils ont la tête d'un moine qui vient d'être rasé: sur le haut du crâne, ils ont une tonsure blanche et un cercle qui fait comme des cheveux au-dessus de la zone des oreilles. La face du moine de mer, cependant, n'est pas tout à fait semblable à celle de l'homme, parce qu'il a un nez de poisson et une bouche attachée au nez. Pour le reste, dans ses parties inférieures, il a l'aspect d'un poisson [...]) (Jacquemard et al. 2013: 326).

On notera en passant que dans l'art, le moine marin apparaît très anthropomorphisé en ce qui concerne le visage et même parfois le torse, alors que ce n'est pas tout à fait le cas dans le texte, qui se poursuit par:

Hoc monstrum homines super ripas maris ambulantes libenter allicit et coram eis super aquas ludit: quod si hominem admirantem propinquare viderit, appropinquat et ipse et, si datur facultas, hominem rapit et trajicit in profundum, sicque carnibus ejus satiatur (Jacquemard et al. 2013: 327).



Fig. 8. — *Episcopus marinus*. Sluperius, *Omnium fere gentium, nostraeque aetatis nationum, habitus et effigies, et in eosdem epigrammata*. Anvers, 1572: 47, 48. (cliché Rémy Cordonnier, BASO, Saint-Omer).

(Ce monstre aime à attirer les hommes qui se promènent sur le rivage et il joue à la surface des eaux devant eux : or, s'il voit quelqu'un s'approcher émerveillé, il s'approche lui aussi et, si l'occasion lui en est fournie, il l'attrape, plonge dans les profondeurs, et se repaît ainsi de sa chair.) (Jacquemard *et al.* 2013: 326)

De tempestaire, notre moine marin est donc devenu prédateur anthropophage, ce qui n'est pas vraiment mieux, même si chez Belon (1555: 32, 33) et Rondelet (1554: 492) qui le situent en Norvège, il n'est nullement question de sa cruauté, pas plus d'ailleurs que dans l'épigramme de Sluperius (1572: 104). Quoi qu'il en soit, ici la référence ecclésiastique n'a pas joué de rôle positif, à l'inverse de ce qui s'est passé avec les chevaliers marins, très valorisés par leur noble cousinage, et présentés comme parangons des vertus chevaleresques.

Elle n'a guère fonctionné non plus dans le cas de l'évêque de mer dont Guillaume Rondelet fit état le premier en 1554, et qui est notamment représenté dans l'illustration de son *Liber de piscibus marinis* (Rondelet 1554: 492), ainsi que chez Sluperius (1572; Fig. 8). Mais cette étrange créature ne sortit jamais du cercle restreint de ces savants et fut le dernier en son genre – ce qui, somme toute, n'a rien d'étonnant. En effet, on ne pouvait pas aller beaucoup plus loin dans le domaine des contreparties marines d'êtres humains considérés par catégories « socio-professionnelles ».

Il n'en reste pas moins que l'apparition d'évêques marins dans des traités scientifiques du XVI^e siècle suggère implicitement que l'idée d'un monde marin parallèle du monde terrestre (Leclercq-Marx 2006) subsista bien au-delà de la fin du Moyen Âge. En effet, ce concept cosmologique a manifestement joué un rôle important pour notre propos, parallèlement au

glissement du mot à la chose, sur base d'une ressemblance physique plus ou moins frappante⁷. De fait, nos chevaliers et moines marins n'auraient sans doute jamais pu être conçus et figurés comme tels, s'ils n'avaient été en quelque sorte « portés » par cette croyance diffuse qui explique également l'abondance de contreparties marines d'animaux terrestres (Leclercq-Marx 2017b) dont ils sont par ailleurs indissociables.

C'est que cette idée avait fortement imprégné les esprits du nord de l'Europe, avec toutes les conséquences que cela pouvait avoir concernant l'imaginaire marin. Ainsi, Gervais de Tilbury entamait son chapitre sur les dauphins dans les *Otia imperialia*, sur cette affirmation sans appel :

Quisquis marini fluctus inuestigator extitit aut ipsius maris explorator, audiat et constanter affirmet nullam in nostra habitatione terrena repertam cuiusvis animantis effigiem cuius similitudinem non liceat in piscibus oceani Britannici ab umbilico superius speculari (Banks & Binns 2002: 678).

(Que tous ceux qui ont sondé les ondes marines ou exploré le fond même de la mer entendent et sachent bien ceci : il n'y a pas d'être vivant habitant sur notre terre dont on ne puisse observer l'image ressemblante chez les poissons de la mer d'Angleterre, du nombril à la tête) (Duchesne 1992: 75).

Et peu après, dans son encyclopédie, Thomas de Cantimpré revenait longuement sur le sujet dans l'introduction au chapitre consacré aux monstres marins :

Exceptis autem cetis et alia monstra maris sunt, que sua diversitate vel magnitudine deum mirabilem predicant. Vix enim terra animal quadrupes habet, quod non in parte simile habet. Sed et volucrum similitudines atque serpentium mare frequenter ostendit. Nec credendum est, sicut quidam opinati sunt, huiusmodi monstra ex adulterinis commixtionibus generata, sed deum hec omniater primordiales creaturas originaliter procreasse (Boese 1973: 232).

(À part les cétacés, il y a cependant d'autres monstres, qui par leur diversité ou leur grandeur, montrent que Dieu est admirable. En effet, la terre n'a pas d'animal quadrupède que la mer n'en possède un partiellement semblable. Mais la mer montre aussi quantité de poissons ressemblant aux oiseaux et aux serpents. Et il ne faut pas croire, comme certains l'ont pensé, que les monstres de ce genre ont été engendrés par des accouplements adultérins, mais que Dieu les a tous produits dès l'origine parmi les créatures primordiales.)

Soit des monstres marins bien réels, créés par Dieu.

En fait, l'affirmation selon laquelle « la terre n'a pas d'animal quadrupède que la mer n'en possède un partiellement semblable » était librement inspirée de Pline (Saint-Denis 1966: 38, 39), de même que l'idée de monde marin parallèle du monde terrestre remontait à l'Antiquité. Toutefois, en s'appropriant ce concept, le Moyen Âge lui imprima sa marque, dans le cadre d'une osmose culturelle tout à fait étonnante qui s'explique sans doute aussi par la présence de nombreux hybrides dans la mosaïque romaine. En effet, même étrangers à cette croyance, ces derniers ne pouvaient que l'accréditer auprès des personnes étrangères à la culture antique – ce qui ne manqua sûrement

pas de se produire. C'est même en quelque sorte confirmé par un passage du *Liber monstrorum*, opuscule écrit sans doute entre 650 et 750 dans le monde insulaire. En effet, dans un petit chapitre évoquant précisément des contreparties marines d'animaux terrestres dans la ligne de Pline, il y a une référence quasi explicite à une mosaïque « faite à la manière grecque » (*Et per quandam picturam Graeci operis*) (Orchard 1995: 304) ! Quoi qu'il en soit, c'est à ce petit traité de tératologie non moralisé qu'on doit leurs premières mentions médiévales. Et que la rédaction du *Liber Monstrorum* soit traditionnellement attribuée aux milieux érudits anglo-saxons, voire irlandais n'est pas un hasard, même si nos monstres y sont situés « en mer Tyrénienne », mais plus pour très longtemps. Dans les textes ultérieurs, la plupart des contreparties marines seront localisées en « mer britannique », ou dans la « mer de Bretagne ». En d'autres termes, dans le Nord. Un peu comme si l'héritage antique et méditerranéen transmis par Pline et Élien avait fécondé un imaginaire germano-celtique tout prêt à le recevoir et à l'enrichir. Tout porte à croire en effet que ce qui était le plus généralement de l'ordre du métonymique fut pris au pied de la lettre dans une culture dont l'imaginaire était dominé par l'élément marin et dont la cosmologie était bâtie sur une homologation générale (Kappler 1980: 229). Rien d'étonnant, dès lors, qu'on ait cru que tout ce qui se trouvait sur terre, avait son analogue dans la mer.

C'est particulièrement évident dans la culture irlandaise d'origine celtique, dans laquelle il est question de villes et de monastères subaquatiques – sans parler des bœufs qui sortent de la mer, et la regagnent le soir, afin d'aider entretemps aux travaux agricoles (Plummer 1968: 153), et autres. Mais pas uniquement : l'imaginaire germanique est lui aussi riche en *merwunder*, notamment marins.

Bref, dans ce contexte, il allait presque de soi que parallèlement aux contreparties marines d'animaux terrestres, on conçoit également des contreparties marines d'êtres humains, ou de catégories d'êtres humains. À cet égard, on se rappellera que chez Godefroid de Viterbe (Pistorius & Struve 1726) l'évocation des poissons-moines était associée à celle des poissons-bœufs, des poissons-chiens et des poissons-ours. Et que dans certains Bestiaires anglais, le frontispice du chapitre consacré aux monstres marins comporte à la fois des contreparties marines d'animaux terrestres, et des monstres marins anthropomorphes. De même, dans les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury (Duchesne 1992), moines marins, « poissons chevaliers » et rois-poissons sont cités en même temps que d'autres contreparties marines d'animaux terrestres. Par ailleurs, un peu plus de deux siècles plus tard, c'est dans les mers australes qu'Antoine de La Sale situait une faune mixte du même genre : « On y voit poissons monstrueux qui sont tresmerveilleux ; car en la partie devant, ilz ont figures de chevaulx, les aultres de beufz, les aultres de cerfz, les aultres de chevres, les aultres de chiens, et les aultres semblances de hommes et de femmes de la ceinture en sus, et de la cienteure en jus ont escailles de poissons [...] » (Desonay 1935: 134). Preuve s'il en fallait, que la croyance en un monde marin symétrique du monde terrestre s'était définitivement déplacée vers le nord.

7. Ce procédé d'ordre métaphorique visait (déjà) à unifier le champ zoologique dans l'Antiquité, comme le montre bien Zucker 2006: 97-122.

On le constate donc à suffisance, nos monstres aquatiques anthropomorphes sont bel et bien indissociables de leurs congénaires exclusivement thériomorphes. Pour le reste, on notera encore avec intérêt que ce n'est pas n'importe quelle catégorie sociale qui donna lieu à des contreparties marines d'êtres humains – je ne pense pas tant à l'évêque qui est de création récente et se présente essentiellement comme une construction intellectuelle – qu'aux moines et chevaliers marins, voire aux rois-poissons. Et j'ai des difficultés à y voir une intention parodique ou satirique. Sans doute l'aspect métonymique est-il prépondérant dans les deux premiers cas. Pour ce qui est du « roi de la mer » dont il faut sans doute reconnaître l'image dans maints « tritons » couronnés, on peut se demander s'il n'entraîne pas en résonance avec d'anciennes croyances encore vivaces (ex. Lecouteux 1982b: 141). En tout cas, l'histoire de la sirène conforte cette hypothèse.

ONDIN(E)S MARIN(E)S ET SIRÈNES

Comme on sait, dans l'Antiquité, les sirènes étaient imaginées comme des femmes-oiseaux de caractère ambivalent, à la fois craintes comme esprits incubes et honorées comme divinités psychopompes, en dehors du contexte odysseén⁸.

Il n'en reste pas moins que leur métamorphose en femmes-poissons, qui connaîtra la fortune que l'on sait, est le plus anciennement attestée dans le *Liber monstrorum*. On y lit en effet au chapitre I, 6 :

Sirenæ sunt marinae puellae, quae nauigantes pulcherrima forma et cantu dulcedinis decipiunt, et a capite usque ad umbilicum sunt corpore uirginali et humano generi simillimae, squamosas tamen piscium caudas habent, quibus semper in gurgite latent (Orchard 1995: 262).

(Les sirènes sont des jeunes-filles des mers qui trompent les navigateurs par leur beauté et par leurs chants très doux : de la tête à l'ombilic, elles ont un corps de jeune-fille, elles ont cependant des queues de poissons couvertes d'écailles avec lesquelles elles restent dans les eaux).

C'est une telle créature qui a été figurée dans deux célèbres manuscrits datés des environs de 800 : le Livre de Kells⁹ et le Psautier de Charlemagne¹⁰ (Fig. 9). Peut-on pour autant y reconnaître une sirène ? Rien ne permet en tout cas de l'affirmer en l'absence d'inscriptions ou de contexte signifiant. Il pourrait très bien s'agir aussi de la représentation d'une simple ondine, nombreuses dans les cultures du nord et parfois imaginées avec une queue de poisson. En revanche, ce qui semble certain, c'est que les sirènes sont devenues pisciformes après avoir été assimilées à celles qui appartenaient à cette dernière catégorie – essentiellement sur base d'un habitat marin commun et d'une voix mélodieuse. En tout cas, les termes « merewif » (dans

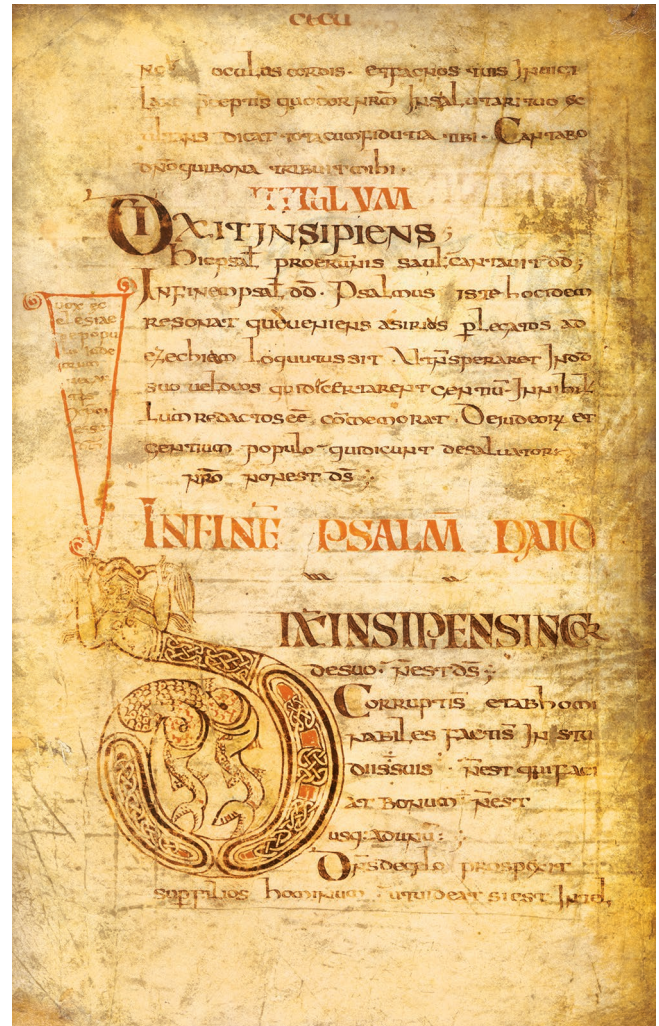


Fig. 9. — Ondine ? Sirène ? Psautier dit de Charlemagne, Saint-Riquier, 800. (Paris, BnF, lat. 13159, f. 13v). © Bibliothèque nationale de France, Paris.

Beowulf) (Orchard 1995), « mermaids », « mere-men » et leurs variantes ont à plusieurs reprises été glosés par le mot *sirenas*. C'est ainsi que la sirène devint un monstre marin des mers septentrionales après être née ornitomorphe, en Méditerranée.

Il faut par ailleurs garder à l'esprit qu'en fusionnant avec ce type d'ondines, la sirène accéda à une réalité mythique nouvelle – celle de la « jeune-fille des mers » dont l'existence n'était manifestement pas mise en doute en milieu germano-celtique, et dont le passé n'avait rien de commun avec le sien. En effet, ce que la littérature savante laisse filtrer à leur propos, laisse penser qu'avant leur diabolisation par l'Église, ces *mermaids* et autres *meermannen* étaient souvent présentées comme généreuses et bienveillantes envers les hommes, ainsi que mères attentionnées. Tout ce que la sirène n'était pas, et continua à ne pas être dans le monde des Lettrés. Mais il semble bien qu'en dehors des sphères cultivées, les choses ne se soient pas exactement passées ainsi, car tout semble indiquer que ces « nouvelles » sirènes ont bel et bien hérité de la sollicitude de leurs consœurs en s'assimilant petit à petit à elles, comme d'authentiques génies des eaux.

8. On complètera ce qui suit par Leclercq-Marx 1997, 1998, 2002, 2017c (avec réf. et ill.).

9. Dublin, Trinity College Lib., 58 (A.1.6), f. 213r. (Iona & Kells, fin du VIII^e siècle). Internet : http://digitalcollections.tcd.ie/home/#folder_id=14&pidtopage=MS58_183r&entry_point=1, dernière consultation : 05/02/2018.

10. Paris, BnF, lat. 13159, f. 13v (Saint-Riquier, 800). Internet : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bv1b84267835>, dernière consultation : 05/02/2018.



FIG. 10. — Sirène. Chapiteau de l'église de Cunault-sur-Loire, portail nord, 2^e moitié du XII^e siècle (cliché J.-C. Vinour, Rouen).

En tout cas, à partir de la fin du XI^e siècle, et en rupture totale avec la tradition, certains témoignages prêtent aux sirènes une attitude bienveillante envers les hommes – on y reviendra plus loin. Parallèlement on trouve dans l'art quelques représentations qui semblent aller dans le même sens, comme une sirène offrant des poissons à des pêcheurs installés dans une barque, sculptés sur un chapiteau de l'ancienne priorale de Cunault-sur-Loire (Fig. 10). Il est vrai que l'on interprète parfois cette scène symboliquement, comme une mise en garde contre la séduction fatale de la femme, assimilée à une sirène. Mais l'atmosphère paisible de l'évocation, jointe au fait que la littérature du temps contient encore d'autres allusions à des sirènes secourables et généreuses, suggère plutôt d'y voir l'expression spontanée d'une croyance encore vivace. Ainsi, saint Bernard de Clairvaux, qu'on ne peut quand même pas accuser d'avoir été crédule, et a fortiori, d'avoir tenu les sirènes en sympathie, affirmait qu'elles prévenaient les pêcheurs de l'arrivée de la tempête (Migne 1854: 1285) – attitude que l'on prêtait aussi aux dauphins. On lit la même chose dans un étonnant passage de la *Geste de saint Servais de Tongres*, écrite au XI^e siècle en Germanie, au sein duquel les sirènes apparaissent en outre, compatissantes aux malheurs des humains. Et cette attitude est même présentée comme un *topos*:

Quid, quod sepe fertur, semihominesque pisces semipisquesque homines Syrenas tempestatem nautis precinuisse, quantumque humane habuerant forme, undis ultro enudasse mortuosque pas-



FIG. 11. — Sirène. Chapiteau de la cathédrale de Bâle, avant-chœur, fin XIII^e siècle (cliché P. Heman, Bâle).

sim fluitantes uiros ulnis subleuatos ad conspectum nauigantium sustentasse celumque pontumque dulcis querele altisonis uocibus personuisse? (Wilhelm 1910: 125)

(À quoi bon raconter, puisqu'on le fait souvent, que des poissons à moitié femmes et des femmes à moitié poissons, les sirènes, avaient prédit la tempête aux marins, combien elles avaient forme humaine ; [à quoi bon raconter] qu'elles avaient spontanément dénudé [les marins] dans les flots, qu'elles avaient porté à la vue de ceux qui naviguaient les hommes morts, ballottés de tous côtés et soutenus par les bras, et qu'elles avaient fait retentir le ciel et la mer de leurs voix doucement plaintives, qui résonnent fort?)

Et il y a encore d'autres allusions à cette sollicitude dans des textes postérieurs. C'est que parallèlement, les sirènes étaient devenues elles-mêmes des mères attentionnées, décrites et parfois représentées comme telles. En d'autres termes, des *mermaids* et autres « jeunes femmes de mer » accomplies, comme celle qui est notamment sculptée à Bâle et dont le petit joue avec un *porcus marinus* (Fig. 11)!

D'UNE ICONOGRAPHIE PARFOIS DÉCONCERTANTE À UN MOTIF PASSE-PARTOUT

Sans qu'on puisse en expliquer la raison, on représenta parfois moines marins et *Zytiron* sous la forme de quadrupèdes androcéphales. C'est dans le *Buch der Natur* de Conrad von



FIG. 12. — « Ondin ». Console provenant de l'ancienne abbatale d'Alspach, 2^e moitié du XII^e siècle, Colmar, Musée d'Unterlinden (cliché M. Wiedemann, Bordeaux).

Megenberg dont l'édition *princeps* remonte à 1475, que le moine marin apparaît le plus plus anciennement ainsi (Spyra 2005: fig. 93). Et c'est sous cette même forme qu'il se présente dans un manuscrit tardif du *De natura rerum*¹¹ où il a été, à l'évidence, copié sur l'incunable. Un peu plus loin (f. 60v), le *Zytiron* y est également affublé de quatre pattes, sans qu'on puisse cette fois se référer à un quelconque prototype. Et l'effet est d'autant plus déconcertant quand on se remémore le rôle essentiel que ce monstre marin a joué dans la formation du concept de chevalier marin.

Quoi qu'il en soit, ces fantaisies iconographiques rappellent qu'au Moyen Âge les illustrations de livres sont parfois très éloignées du texte qu'elles sont censées mettre en images – soit que le dessinateur ait mal compris son contenu ou qu'il l'ait confondu avec un autre, soit qu'il n'en ait pas tenu compte

par illettrisme ou par mégarde. Et qu'à ce titre, il ait spontanément donné sa propre conception des choses ou des êtres qui y étaient décrits. Dans ce cas, le contenu des images peut être révélateur, comme le rappelle un hyatus entre un chapitre de *Physiologus* et son illustration qui nous intéresse directement, même s'il s'agit d'un exemple très ancien. Il est en fait question de celui qui se trouve dans le *Physiologus de Berne*, célèbre manuscrit carolingien dans lequel la sirène est décrite comme une femme-oiseau, et figurée comme une femme-poisson (Leclercq-Marx 1997: 78, fig. 38). Ici, on ne peut guère invoquer une méprise ou une confusion. En effet, dans ce cas, il est manifeste que l'illustrateur – moins nourri de lettres classiques que le copiste – a tout simplement conféré à la sirène la forme qu'elle revêtait dans la culture orale et populaire qui lui était familière.

En gardant cet exemple à l'esprit, on pourrait peut-être expliquer d'une manière approchante, la discordance entre textes et images de plusieurs plusieurs grands traités d'histoire

11. Granada, Biblioteca universitaria, C-67, f. 59 (Autriche, XV^e siècle). Internet: <http://hdl.handle.net/10481/6525>

naturelle de la fin du Moyen Âge, dans lesquels la femme – et surtout l’homme-poisson – ont fini par devenir une sorte de motif passe-partout. C’est ainsi que dans *l’Hortus sanitatis* (Jacquemard *et al.* 2013), outre le moine de mer, le *Zytiron*, la sirène et la scilla pour qui cela se justifiait au moins en partie, la baleine (*balaena*), le dauphin (*delphin*), la néréide (*neréides*) et le plataniste (*platanista*) apparaissent sous cette forme, alors que le texte les présente sous une toute autre morphologie. Sans vouloir inférer de ce que ces créatures aient pu avoir une existence légendaire sous cette apparence, on peut quand-même se demander si celle d’ondin qui leur a été systématiquement prêtée, n’est pas le symptôme d’une croyance généralisée dans les génies des eaux (Fig. 12), particulièrement palpable dans les romans germaniques et même français du bas Moyen Âge (ex. Lecouteux 2002: 253-270). On ne peut en effet nier l’influence de la réalité sur le genre romanesque, même si elle y est esthétisée. Ce qui se serait ainsi passé, c’est qu’en l’absence de traits morphologiques caractérisés, le dessinateur aurait en quelque sorte utilisé une silhouette « prête à l’emploi » en correspondance avec son propre imaginaire. À noter aussi que quasi toutes les créatures concernées possèdent l’une ou l’autre caractéristique en partage avec l’humanité – le mode de gestation pour la baleine et le dauphin ; le sens de la famille, la compassion et l’émotivité pour celui-ci également ; la voix et en partie l’apparence pour la néréide.

CONCLUSION

La littérature encyclopédique et didactique, la littérature de divertissement et même les Vies de saints font état de plusieurs monstres marins anthropomorphes dans les mers septentrionales. Certains semblent s’y trouver depuis toujours, d’autres s’y sont manifestement acclimatés plus tard. Mais les uns et les autres – surtout les chevaliers marins et encore davantage les sirènes – ont marqué une bonne partie de l’Europe du Nord par l’image que le genre romanesque a véhiculée d’eux. Pour les premiers, celle de chevaliers modèles dignes de parrainer une lignée noble ; pour les secondes, celle d’ondines dont l’aspect positif a même fini par triompher – *La petite sirène* d’Andersen en fait foi. Quant à l’ensemble de ces hybrides d’homme et de poisson, ancrés à des degrés divers dans l’imaginaire médiéval, ils apparaissent dans l’art figuré comme autant d’échos à une réalité longtemps occultée par l’Église (Voisenet 1994: 188-200) – celle d’un monde peuplé de bons et de mauvais génies dont ceux des mers du nord de l’Europe ne furent ni les moins attachants, ni les moins effrayants.

RÉFÉRENCES

SOURCES

- ALBERTUS MAGNUS: voir STADLER 1920.
ALEXANDRE NECKAM: voir WRIGHT 1863.
ANTOINE DE LA SALE: voir DESONAY 1935.
BELON P. 1555. — *La nature et la diversité des poissons, avec leurs pourtraicts, representez au plus pres du naturel*. Charles Estienne, Paris, 448 p.

- BERNARD DE CLAIRVAUX: voir MIGNE 1854.
ÉLIEN: voir ZUCKER 2002.
GERVAIS DE TILBURY, *Otia imperialia*: voir BANKS & BINNS 2002.
GERVAIS DE TILBURY, *Le livre des Merveilles. Divertissement pour un Empereur*: voir DUCHESNE 1992.
GESTA SANCTI SERVATII: voir WILHELM 1910.
GODEFROID DE VITERBE: voir PISTORIUS & STRUVE 1726.
HORTUS SANITATIS: voir JACQUEMARD, GAUVIN *et al.* 2013.
ISIDORE DE SÉVILLE: voir ANDRÉ 1986.
LIBER MONSTRORUM: voir ORCHARD 1995.
PERCEFOREST: voir ROUSSINEAU 1991.
PLINE L’ANCIEN: voir SAINT-DENIS 1966.
RONDELET G. 1554 — *Libri de piscibus marinis, in quibus verae piscium effigies expressae sunt*. Bonhomme, Lyon, 898 p.
SLUPERIUS J. 1572 — *Omnium fere gentium, nostrarum aetatis nationum, habitus et effigies et in eosdem epigrammata. Adjecta ad singulas icones gallica tetrasticha*. Anvers.
THOMAS DE CANTIMPRÉ: voir BOESE 1973.
VINCENT DE BEUVAIS 1624. — *Speculum naturale*. Baltazaris Bel-leri, Douai.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÉ J. (éd.) 1986. — *Isidore de Séville: Étymologies. Livre XII: Des animaux*. Les Belles Lettres, Paris, 312 p. (Coll. Auteurs latins du Moyen Âge; 12).
BANKS S. E. & BINNS J. W. (éds) 2002. — *Gervase of Tilbury: Otia imperialia. Recreation for an Emperor*. Clarendon Press, Oxford, xcv + 1013 p.
BOESE H. (éd.) 1973. — *Thomas Cantimprans, Liber de natura rerum. 1. Text. Editio princeps secundum codices manuscriptos*. de Gruyter, Berlin, New York, xi + 431 p.
CAUCHIES J.-M. & GUISSSET J. (éds) 2005. — *Du métier des armes à la vie de cour, de la forteresse au château de séjour: XIV^e-XVI^e siècles*. Brepols, Turnhout, x + 258 p.
DESONAY F. (éd.) 1935. — *Antoine de la Sale, Œuvres complètes. Tome I: La Salade*. Université de Liège, Liège, xlv + 269 p. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l’Université de Liège; LXVIII).
DUCHESNE A. (trad.) 1992. — *Gervais de Tilbury: Le livre des Merveilles. Divertissement pour un empereur (Troisième partie)*. Les Belles Lettres, Paris, xvi + 194 p. (Coll. La roue à livres; 15).
GAUVIN B., JACQUEMARD C. & LUCAS-AVENEL M.-A. 2013. — L’auctoritas de Thomas de Cantimpré en matière ichtyologique (Vincent de Beauvais, Albert le Grand, l’*Hortus Sanitatis*). *Kentron* 29: 69-108. <https://doi.org/10.4000/kentron.668>
HECK C. & CORDONNIER R. 2011. — *Le bestiaire médiéval*. Citedes & Mazenod, Paris, 620 p.
JACQUEMARD C., GAUVIN B. & LUCAS-AVENEL M.-A. (éds) 2013. — *Hortus sanitatis: Livre IV, Les Poissons*. Presses universitaires de Caen, Caen, 496 p. (Coll. *Fontes & Paginae*).
KAPPLER C. 1980. — *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*. Payot, Paris, 348 p.
LECLERCQ-MARX J. 1997. — *La sirène dans la pensée et dans l’art de l’Antiquité et du Moyen Âge: du mythe païen au symbole chrétien*. Académie royale de Belgique, Bruxelles, 373 p. (Classe des Beaux-Arts, in-4^e, 3^e série, t. 2). http://www.koregos.org/fr/jacqueline-leclercq-marx_la-sirene-dans-la-pensee-et-dans-l-art-de-l-antiquite-et-du-moyen-age/4389/ dernière consultation: 05/12/2017.
LECLERCQ-MARX J. 1998. — Du démon ambivalent à l’héroïne com- patissante: la sirène entre monde antique, celtique et germanique. *Ollodagos: Actes de la Société belge d’Études celtiques* 11: 59-72.
LECLERCQ-MARX J. 2002. — Du monstre androcéphale au monstre humanisé. À propos des sirènes et des (ono-)centaures, et de leur famille, dans le Haut Moyen Âge et à l’époque romane. *Cahiers de Civilisation médiévale* 45 (177): 55-67.
LECLERCQ-MARX J. 2006. — L’idée d’un monde marin symétrique du monde terrestre: émergence et développements, in CONNOCHIE-

- BOURGNE C. (éd.), *Mondes marins du Moyen Âge*. Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence: 259-271. (Coll. Sénéfiance; 52).
- LECLERCQ-MARX J. 2017a. — Chevaliers marins et poissons-chevaliers. Origine et représentations d'une « merveille » dans et hors des marges, in LATIMIER-IONOFF A., PAVLEVSKI-MALINGRE J. & SERVIER A. (éds), *Merveilleux et marges dans le livre profane à la fin du Moyen Âge (XII^e-XV^e siècles)*. Brepols, Turnhout: 37-47 (Coll. Les études du RILMA; 8).
- LECLERCQ-MARX J. 2017b. — Une page d'histoire naturelle peu connue: les contreparties marines d'animaux terrestres dans la littérature didactique et encyclopédique, in HUBER-REBENICH G., ROHR C. & STOLZ M. (éds), *Wasser in der Mittelalterlichen Kultur – Water in medieval Culture. Gebrauch-Wahrnehmung-Symbolik – Uses, Perceptions and Symbolism*. De Gruyter, Berlin: 508-520 (Coll. Das Mittelalter. Perspektiven mediävistischer Forschung. Beihefte; 4).
- LECLERCQ-MARX J. 2017c. — Quand le monstre se fait homme. Centaures et sirènes dans l'art du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central, in LINANT DE BELLEFONDS P. & ROUVERET A. (éds), *L'homme-animal dans les arts visuels: image et créatures hybrides dans le temps et dans l'espace*. Les Belles Lettres, Paris; Presses universitaires de Paris Nanterre, Nanterre: 62-73 (Coll. Les passés dans le présent, série Art et Mémoire).
- LECOUTEUX C. 1982a. — *Les monstres dans la littérature allemande du Moyen Âge: contribution à l'étude du merveilleux médiéval. Volume 1: Étude*. Kümmerle, Göppingen, 345 p. (Coll. Göppinger Arbeiten zur Germanistik; 330).
- LECOUTEUX C. 1982b. — *Les monstres dans la littérature allemande du Moyen Âge: contribution à l'étude du merveilleux médiéval. Volume 2: Dictionnaire*. Kümmerle, Göppingen, 272 p. (Coll. Göppinger Arbeiten zur Germanistik; 332).
- LECOUTEUX C. 2002. — Les génies des eaux: un aperçu, in JAMES RAOUL D. & THOMASSET C. (éd.), *Dans l'eau, sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris: 253-270. (Coll. Cultures et civilisations médiévales; 25).
- MIGNE J. P. (éd.) 1854. — *Liber de modo vivendi ad sororem*. M. P. L. 184: col. 1199-1306D. http://www.documentacatholicaomnia.eu/02m/1100-1200,_Auctor_Incertus,_Liber_De_Modo_Bene_Vivendi_Ad_Sororem,_MLT.pdf dernière consultation: 05/12/2017.
- ORCHARD A. (éd. & trad.) 1995. — *Liber monstrorum*, in ORCHARD A. (éd. & trad.), *Pride and Prodigies. Studies in the Monsters of the Beowulf-Manuscript*. University of Toronto Press, Toronto, Buffalo, London: 254-316.
- PISTORIUS J. & STRUVE B. G. (éds) 1726. — *Gottfried von Viterbo: Pantheon*. Regensburg. (Coll. *Rerum Germanicarum scriptores*; 2).
- PLUMMER C. (éd.) 1968. — Vita Maedoci, in PLUMMER C. (éd.) *Vitae sanctorum Hiberniae, partim hactenus ineditae*. Vol. 2. Clarendon Press, Oxford: 141-163. [1^{ère} éd. 1910].
- ROCHELOIS C. 2008. — La transmission du savoir ichtyologique au XIII^e siècle, in DÖRR S. & WILHELM R. (éds.), *Transferts des savoirs au Moyen Âge/Wissenstransfer im Mittelalter*. Universitätsverlag Winter, Heidelberg: 139-148 (Coll. Studia Romanica; 144).
- ROUSSINEAU G. (éd.) 1991. — *Perceforest. Troisième partie, tome II*. Droz, Genève, lv + 558 p. (Coll. Textes littéraires français; 409).
- SAINT-DENIS E. DE (éd. & trad.) 1966. — *Pline l'Ancien: Histoire naturelle. Livre XXXII (Remèdes tirés des animaux aquatiques)*. Les Belles Lettres, Paris, 206 p. (Collection des universités de France Série latine; 183).
- SPYRA U. 2005. — *Das "Buch der Natur" Konrads von Megenberg. Die illustrierten Handschriften und Inkunabeln*. Böhlau, Köln, Weimar, Wien, 488 p. (Coll. Pictura et Poesis; 19).
- STADLER H. (éd.) 1920. — *Albertus Magnus De animalibus libri XXVI. Nach der Kölner Urhandschrift. II. Band, Buch XIII-XXVI, Indices*. Aschendorff, Münster. (Coll. Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters; 16).
- VAN DEN ABEELE B. 2008. — Diffusion et avatars d'une encyclopédie: le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, in CALLATAY G. DE & VAN DEN ABEELE B. (éds), *Une lumière venue d'ailleurs: héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Âge*. Brepols, Turnhout: 141-176 (Coll. Réminiscences; 9).
- VOISENET J. 1994. — *Bestiaire chrétien: l'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (V^e-XI^e s.)*. Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 386 p.
- WILHELM F. (éd.) 1910. — *Sanct Servatius, oder wie das erste Reis in deutscher Zunge geimpft wurde. Ein Beitrag zur Kenntnis des religiösen und literarischen Lebens in Deutschland im 11 und 12 Jahrhundert*. Beck, Munich, xcvi + 321 p.
- WRIGHT T. (éd.) 1863. — *Alexandri Neckam De naturis rerum*. Longman, Roberts & Green, London.
- ZUCKER A. (trad.) 2002. — *Élien: La Personnalité des animaux. Tome II: Livres X à XVII et index*. Les Belles Lettres, Paris, 322 p. (Coll. La roue à livres; 42).
- ZUCKER A. 2006. — Sur l'extension de certains noms d'animaux en grec: les zoonymes pluriels, in Dossier: Avez-vous vu les Érinées? *Métis - Anthropologie des mondes grecs anciens* n. s. 4: 97-122.
- ZUCKER A. 2013. — Zoologie et philologie dans les grands traités ichtyologiques renaissants, in Dossier thématique: L'Hortus sanitatis. *Kentron* 29: 135-174.

Soumis le 21 août 2017;
 accepté le 13 novembre 2017;
 publié le 16 février 2018.